

Robert PONS

Les révoltés d'El-Djezaïr

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 08-02-2007

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

Premier extrait

Le marché Meissonnier était terminé et des agents municipaux lavaient la rue à grands coups de jets d'eau repoussant les débris abandonnés par les commerçants du matin. Il flottait encore des relents de cannelle et d'encens que les vapeurs d'eau ne parvenaient pas à dissiper. Il restait bien quelques récalcitrants qui s'obstinaient à liquider leurs dernières tomates rabougries mais la chaleur torride de l'été naissant avait depuis longtemps dissuadé les derniers clients. Ali entra dans le café maure « Chez Mouss. » Il repéra une petite table ronde au pied du comptoir en zinc et commanda un thé à la menthe tout en prenant le journal qui traînait sur le siège. Mustapha, le patron, lui chuchota quelques mots à l'oreille et retourna derrière son bar essuyer ses verres. Un ventilateur, au milieu du plafond, tournait au ralenti, juste assez pour éclaircir les volutes des narguilés. Au fond de la salle, installés à une table bancale, quatre hommes jouaient aux dominos en silence. Ali dégustait lentement son thé, tout en parcourant une bande dessinée du journal d'Alger. Sa boisson terminée, il regarda l'heure : 15 h 24, alla régler sa consommation et s'entretint un instant avec Mouss qui lui remit un sac de sport bleu, fermé par une cordelette blanche. A 15 h 33, Ali entra dans le cinéma; le film avait commencé depuis trois minutes. La placeuse lui désigna le premier fauteuil de la rangée du milieu dans l'allée centrale, c'était bien celui qu'il avait choisi. Une fois installé, il constata que les deux sièges à sa droite étaient libres. Avec ses talons, il poussa le sac sous son fauteuil et essaya de trouver une position confortable. Il se laissa alors discrètement glisser pour tâtonner son sac, s'assurant qu'il était bien là. Manifestement, Ali n'était pas à son aise et les scènes du film ne le captivaient pas. Après trois quarts d'heure de projection, il tira le sac entre ses jambes, délia la cordelette et tritura l'intérieur quelques secondes. Il regarda à nouveau autour de lui et, du pied, repoussa le sac sous le deuxième fauteuil. Sous une apparence paisible, il sentait sa poitrine battre la chamade à grands coups et croyait que ses tempes allaient exploser. Il se leva enfin et sortit lentement du cinéma. La lumière du jour lui fit cligner les yeux. Il ne s'attarda pas et prit aussitôt la direction de la Grande Poste d'Alger. Marchant d'un pas rapide, sans se retourner, il arriva au tunnel des facultés, s'y engouffra en accélérant son allure pour se perdre dans la foule.

Deuxième extrait

A la sortie du petit bois, JP manœuvra afin que l'arrière de la voiture touche presque le muret de pierre. Ils ouvrirent la malle pour en extraire les deux engins explosifs. José monta sur une grosse pierre, saisit la première bombe et la passa péniblement par-dessus le muret. Il perdit un peu l'équilibre, se rattrapa de justesse mais la grosse bonbonne lui échappa et tomba lourdement sur une tôle ondulée dans un bruit d'enfer, heureusement sans exploser.

- Tu ne peux pas faire attention, non, chuchota JP.

José resta un instant sans voix et dit dans un souffle :

- Elle n'a pas sauté !

-Elle ne risquait pas, le détonateur n'est pas branché. Bon, maintenant, silence. Tiens, attrape l'autre, et fais attention.

Pas de problème pour le deuxième engin. JP passa de l'autre côté du muret et régla les horloges à 19 h 20, il brancha les détonateurs et mit des petites planches par-dessus pour les cacher. Un dernier regard d'inspection et il rejoignit José. On n'entendait plus que quelques cris d'oiseaux et, au loin, les jappements de petits chiens qui jouaient.

Troisième extrait

Le commandant Saïd Benissaoui était fatigué. Depuis bientôt cinq ans qu'il combattait dans les rangs de l'ALN, cinq longues années de privation, de peine, d'espoir aussi et, à presque quarante-deux ans, il aurait bien aimé poser ses valises et dormir sans son pistolet. Il rêvait certaines fois d'une femme et d'enfants criant autour de lui mais il était et resterait certainement célibataire, un baroudeur ne peut pas avoir de famille. Ses décisions étaient des plus respectables, ne s'attaquant jamais à des civils ; les cibles qu'il affectionnait étaient toujours les établissements administratifs et les militaires en armes. Il était en conflit permanent avec ceux qui terrorisaient la population par des actes de tueries incontrôlés mais était admiré et respecté par tous ceux qui combattaient sous ses ordres

Quatrième extrait

Valérie et JP se serraient l'un contre l'autre malgré la chaleur et Adrien était aux petits soins pour Isabelle. Il aurait bien voulu l'aider à se déshabiller mais la jeune fille laissa tomber sa jupe plissée et ôta promptement sa chemisette d'un blanc éclatant. Il étala sa serviette de bain à côté de la sienne et commença à la baratiner. José s'en mêla, lui conseillant de laisser Isabelle tranquille mais elle lui répliqua, à juste titre, de s'occuper de ses affaires. Elle se leva, prit la main d'Adrien pour l'aider à se lever et voulut courir vers l'eau fraîche. mais elle se mit à crier sous la brûlure du sable et retourna sur sa serviette en sautillant. Lui ne perdait pas le nord, il la saisit dans ses bras et la porta jusqu'à la mer en grimaçant quand même de douleur. Il posa la belle sur le sable mouillé en respirant un bon coup et se jeta à l'eau.

Cinquième extrait

Ali prit le train jusqu'à Mascara puis le bus qui le déposa à Saïda où l'attendait un individu, la quarantaine passée, qui le conduisit en voiture jusqu'à son point de chute. Son correspondant s'appelait Nourédine. Il n'était pas content Ali, mais pas content du tout, le désert. ils l'avaient envoyé en plein désert. Que pourrait-il faire dans un tel endroit ? Il n'y avait rien, que de la terre et des cailloux, aucune végétation, il n'y avait personne, à part une vieille femme édentée, deux gosses en guenilles et son guide. A l'écart de la route qui reliait Aïn-Séfra à Colomb-Béchar, une maison, ou plutôt un gourbi de cailloux et de glaise, avec un toit en roseaux, d'une seule pièce, abritait trois paillasses et une caisse en bois qui devait servir de table. Ali pivota sur lui-même pour découvrir son nouvel environnement. Les enfants jouaient avec un vieux ballon en caoutchouc qui avait dû être rond et qui, à chaque coup de pied, expirait d'un son plaintif et agonisant. La vieille surveillait une casserole cabossée et noircie dans laquelle cuisaient des morceaux de mouton et des pommes de terre coupées en quatre. Il huma la tambouille qui sentait plutôt bon. Il avait une de ces faims !

Sixième extrait

Depuis son retour au pays, José et Dalila se retrouvaient souvent en secret, la famille de la jeune fille refusant toujours toute relation, même amicale. Le mercredi 9 avril, après l'avoir raccompagnée près de chez elle, José reprit le chemin du Cours de France. Il réalisa que la nuit était venue et accéléra le pas, ce n'était pas prudent de se promener ainsi, les risques d'attentats subsistaient toujours. D'ailleurs, à proximité du stade, quatre individus de type arabe l'interpellèrent en lui barrant la route.

- Hé toi ! C'est pas prudent d'se balader tout seul, tu viens d'où ?

José, sur la défensive, s'arrêta et répondit calmement.

- De chez les Pères Blancs, j'y ai de la famille, pourquoi ?

Le plus petit se mit face à José et lui cracha à la figure. Mal lui en prit, car il reçut aussitôt une réponse fulgurante sous la forme d'un coup de poing, son nez éclata et il se mit à hurler en tombant sur le cul. Les trois autres se ruèrent alors sur José qui réussit à se débarrasser du premier venu en lui faisant une prise de judo mais ne put contenir l'agressivité des deux derniers assaillants. Il se retrouva plaqué au sol sous les coups de pieds et de matraques et, tout en se protégeant la tête, simula l'inconscience. Pensant avoir gagné la partie en laissant leur victime inanimée dans le caniveau, les quatre agresseurs, se soutenant maladroitement, repartirent en maugréant en arabe.

- Avec ça, il va comprendre qu'un Français ne doit pas regarder une femme musulmane.

Septième extrait

Nourédine arriva à la place du marché. C'était un grand espace sans arbres, avec des étals éparpillés en plein soleil, présentant toutes sortes de produits : des tissus aux couleurs vives, des épices, des graines, des tas d'ustensiles disparates au milieu de vieilles casseroles cabossées et de chaînes de vélo ou de vieux disques 78 tours. Un peu plus loin, en vrac, des appareils domestiques, vieux réfrigérateurs et postes de TSF, côtoyaient des fers à repasser d'un autre siècle. Au milieu de ce capharnaüm, un barbier, lui aussi en plein soleil, coupait les cheveux de quelques personnages sortis d'un livre d'histoire orientale. Cela ressemblait un peu à un immense vide-grenier de chez nous avec, en plus, ces coiffeurs d'un autre temps. Au milieu de tout ce bric-à-brac, des marchands proposaient leurs brochettes de bouf sur lesquelles les mouches s'en donnaient à cour joie, parmi des cages où, poules, coqs et autres lapins s'entassaient au milieu de moutons crasseux et

d'animaux divers. Dans cet immense imbroglio, vendeurs et acheteurs marchandait sans cesse pour des produits douteux et pourtant très recherchés. C'était ça le marché d'Aïn-Séfra.

Huitième extrait

Les consignes avaient du mal à se faire entendre et les chefs de groupe à se faire obéir. Les cris venaient de partout et le lieutenant Sanchiz courait d'un groupe à l'autre. Il venait juste de quitter José lorsqu'il fut criblé sur tout le corps, s'écroulant sur cette terre inhospitalière. La section était décapitée et c'est alors l'adjudant-chef Maurel qui reprit le commandement et somma José de se replier, lequel retransmit l'ordre à Habib qui se leva avec son FM et recula tout en tirant des rafales. José se retourna, dos au puits et dépassa Habib. Il se jeta au sol et le vit soudain vaciller en lâchant son arme. Il rampa alors vers lui et constata qu'Habib était mort. Il saisit le fusil-mitrailleur des deux mains mais le poids du FM l'obligea à se relever. Wittenberg lui cria de se coucher et se précipita vers lui pour l'aider mais, arrivé à sa hauteur, il reçut une giclée en pleine poitrine. Le choc l'arrêta net, il fit quelques pas en arrière et s'écroula de tout son long. José tomba à genoux et continua à tirer, ses serveurs étaient déjà morts. Il voulut se relever. une explosion, de la poussière, de la fumée et. le trou noir.

Robert PONS

Robert Pons est né à Fort de l'Eau, village côtier à l'est d'Alger mais a vécu à Maison-Carrée. Les « événements » l'obligent à quitter sa terre natale et il part pour Paris. Il occupe un premier emploi dans une grande société de télévision et, quelques années plus tard, devient formateur vidéo-fréquence à TDF et l'Unesco. Il termine sa vie professionnelle en créant sa société de reportage et réalisation vidéo. Son amour de la musique et ses connaissances techniques l'amènent dans un studio d'enregistrement comme ingénieur du son. Au contact de musiciens et d'artistes, il écrit des poèmes et des chansons dont certaines sont interprétées et enregistrées. Aujourd'hui, dégagé de ses obligations professionnelles, il s'est retiré dans le midi où il s'adonne à sa famille et à sa passion, l'écriture.

Les révoltés d'El-Djezaïr

Expert en explosifs, Ali fabrique des bombes artisanales qu'il dépose dans des zones de grande affluence d'Alger. Révoltés par ces actes de barbarie, José organise des actions anti-terroristes. Engagé, il part en mission à la frontière algéro-marocaine. Au cours d'un accrochage avec des rebelles, il est gravement blessé et doit quitter l'armée. Il décide alors de poursuivre ses études à Paris. Ali s'y trouve déjà afin de récolter des fonds en faveur du FLN, organisant même des actions punitives contre certains récalcitrants. Les allocutions de De Gaulle sur l'autodétermination préfigurent un changement des mentalités des deux communautés. Musulmans et pieds-noirs se sentent trahis et les barricades de janvier 1960 sont un tremplin pour certains amis de José qui rejoignent l'OAS. Un soir de fête, Ali dépose une bombe au cours d'un bal, provoquant une nouvelle flambée de haine. Un climat d'intense violence s'installe et la déchirure entre les deux communautés est définitive.